LE CID

CORNEILLE

# ACTE PREMIER

## SCÉNE PREMIÉRE

### CHIMÉNE, ELVIRE

#### CHIMÉNE

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?

Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

#### ELVIRE

Tous mes sens à moi-même en sont encore charmés:

Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,

Et si je ne m'abuse à lire dans son âme, Il vous commandera de répondre à sa flamme.

#### CHIMÉNE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois

Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;

Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;

Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;

Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour

La douce liberté de se montrer au jour

Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue

Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?

N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité

Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

#### ELVIRE .

Non, j'ai peint votre coeur dans une indifférence

Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,

Et sans les voir d'un oeil trop sévère ou trop doux,

Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.

Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage

M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,

Et puisqu'il vous en faut encore faire un récit, voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :

« Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,

Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle, Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage

Qui d'un homme de coeur ne soit la haute image,

Et sort d'une maison si féconde en guerriers,

Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.

La valeur de son père en son temps sans pareille,

Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

Et nous disent encore ce qu'il fut autrefois.

Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;

Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »

Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait

A tranché ce discours qu'à peine il commençait ;

Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée

Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.

Le roi doit à son fils élire un gouverneur,

Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ;

Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance

Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.

Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,

Dans un espoir si juste il sera sans rival ;

Et puisque don Rodrigue a résolu son père

Au sortir du conseil à proposer l'affaire,

Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,

Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

## SCÉNE II

### L'INFANTE,LÉONOR,UN PAGE

#### L'INFANTE

Page, allez avenir Chiméne de ma part

Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,

Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

Le page rentre.

#### LÉONOR

Madame, chaque jour même désir vous presse ;

Et dans son entretien je vous vois chaque jour

Demander en quel point se trouve son amour

#### L'INFANTE

Ce n'est pas sans sujet :

je l'ai presque forcée à recevoir les traits dont son âme est blessée.

Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,

Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain ;

Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,

Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

## SCENE III

### LE COMTE, DON DIÉGUE

LECOMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi, Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

#### DON DIÉGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez Qu'il sait récompenser les services passés. \_

#### LECOMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans

Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÉGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ;

La faveur l'a pu faire autant que le mérite,

Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,

De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.

À l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;

Joignons d'un sacré noeud ma maison à la vôtre :

vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;

Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :

Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

À des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;

Et le nouvel éclat de votre dignité Lui doit enfler le coeur d'une autre vanité.

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le pince ;

Montrez-lui comme il faut régir une province,

Faire trembler partout les peuples sous la loi,

Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi ;

Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :

Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,

Dans le métier de Mars se rendre sans égal,

Passer les jours entiers et les nuits à cheval,

Reposer tout armé, forcer une muraille,

Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.

Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,

Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

DON DIÉGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie, .

Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions,

Il verra comme il faut dompter des nations,

Attaquer une place, ordonner une armée,

Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;

Un pince dans un livre apprend mal son devoir.

Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,

Que ne puisse égaler une de mes journées ?

Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,

Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;

Mon nom sert de rempart à toute la Castille :

Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,

Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,

Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :

Le prince à mes côtés ferait dans les combats

L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;

Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;

Et pour répondre en hâte à son grand caractère, Il verrait...

DON DIÉGUE

Je le sais, vous servez bien le roi,

Je vous ai vu combattre et commander sous moi :

Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace, votre rare valeur a bien rempli ma place ; Enfin, pour épargner les discours superflus,

Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.

Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence

Un monarque entre nous met quelque différence.

LECOMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÉGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LECOMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÉGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, était vieux courtisan.

DON DIÉGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LECOMTE

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DONDIÉGUE

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DONDIÉGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LECOMTE

Ne le méritait pas ! moi ?

DONDIÉGUE

Vous.

LECOMTE

Ton impudence, Téméraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui donne un soufflet.

DON DIÉGUE, mettant l’épée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

DON DIÉGUE

ô Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LECOMTE

Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain,

Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,

Pour son instruction, l'histoire de ta vie ;

D'un insolent discours ce juste châtiment

Ne lui servira pas d'un petit ornement.

## SCENE IV

DON DIÉGUE

ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers

Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?

Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,

Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,

Tant de fois affermi le trône de son roi,

Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?

ô cruel souvenir de ma gloire passée !

Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !

Précipice élevé d'où tombe mon honneur !

Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,

Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?

Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;

Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;

Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne

Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.

Et toi, de mes exploits glorieux instrument,

Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,

Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,

M'as servi de parade, et non pas de défense,

Va, quitte désormais le dernier des humains,

Passe, pour me venger en de meilleures mains.

SCENE V

DON DIÉGUE,DON RODRIGUE

DON DIÉGUE

Rodrigue, as-tu du coeur ?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÉGUE

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ; viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi?

DON DIÉGUE

D'un affront si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger et punir.

va contre un arrogant éprouver ton courage :

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;

Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter

Je te donne à combattre un homme à redouter ;

Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,

Porter partout l'effroi dans une armée entière.

J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;

Et pour t'en dire encore quelque chose de plus,

Plus que brave soldat, plus que grand capitaine, C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIÉGUE

Le père de Chiméne.

DON RODRIGUE

Le...

DONDIÉGUE

Ne réplique point, je connais ton amour,

Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;

Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.

Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :

Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;

Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.

Accablé des malheurs où le destin me range,

Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCENE VI

DON RODRIGUE

Percé jusques au fond du coeur

D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,

Misérable vengeur d'une juste querelle,

Et malheureux objet d'une injuste rigueur,

Je demeure immobile, et mon âme abattue

Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé,ô Dieu, l'étrange peine !

En cet affront mon père est l'offensé,

Et l'offenseur le père de Chiméne !

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :

Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.

L'un m'anime le coeur l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infâme,

Des deux côtés mon mal est infini.

ô Dieu, l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le père de Chiméne ?

Père, maîtresse, honneur, amour

Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,

Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.

L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,

Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur Fer qui causes ma peine,

M'es-tu donné pour venger mon honneur ?

M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne ?

Il vaut mieux courir au trépas.

Je dois à ma maîtres-se aussi bien qu'à mon père ;

J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ;

J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,

Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;

Tout redouble ma peine.

Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,

Mourons du moins sans offenser Chiméne.

Mourir sans tirer ma raison !

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !

Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire

D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !

Respecter un amour dont mon âme égarée

Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce penser suborneur,

Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bon, sauvons du moins l'honneur

Puisqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon esprit s'était déçu.

Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :

Que je meure au combat, ou meure de tristesse,

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

Je m'accuse déjà de trop de négligence ;

Courons à la vengeance ;

Et tout honteux d'avoir tant balancé, Ne soyons plus en peine, Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,

Si l'offenseur est père de Chiméne.

# ACTE II

## SCENE PREMIERE

### DON ARIAS, LE COMTE

#### LECOMTE

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud

S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut ;

Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

#### DON ARIAS

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :

Il y prend grande part, et son coeur irrité

Agira contre vous de pleine autorité.

Aussi vous n'avez point de valable défense.

Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,

Demandent des devoirs et des soumissions

Qui passent le commun des satisfactions.